

Sous la direction  
d'Étienne de Montety

# DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE NOS PRÉSIDENTS

CE QU'ILS  
LISENT  
ET RELISENT



Tallandier



Dans la bibliothèque  
de nos présidents



Sous la direction de  
Étienne de Montety

# Dans la bibliothèque de nos présidents

*Ce qu'ils lisent et relisent*

Frédérique Neau-Dufour • Éric Roussel  
Charles Jaigu • Laure Adler  
Christine Albanel • Camille Pascal  
Cécile Amar

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-2962-0

## Introduction

*Étienne de Montety*

Voici huit hommes entrés quoiqu'on le veuille dans l'histoire de France. Sont-ils de droite, sont-ils de gauche ? Quel est leur bilan économique, social ? Sous leur mandat, l'influence, le prestige de la France s'est-il accru, a-t-il décliné ? Et les institutions, ont-elles été par eux respectées, améliorées ou au contraire altérées ?

Ces analyses ont maintes fois été faites. Le jugement des hommes a été prononcé. Ou il le sera. Ce n'est pas lui qui nous intéresse présentement.

Derrière le visage officiel du président, derrière ses apparitions, ses discours, il y a toujours un

homme, fait d'une matière plus complexe que le masque de l'expérience politique, de la maîtrise de la communication. Celui dont les journalistes, les biographes dessinent le portrait jusque dans les moindres détails garde son secret. La vérité de cet homme, à en croire Malraux, est dans ce qu'il cache : ce que fut sa formation intellectuelle, et plus profondément encore, ce que furent, ce que sont ses lectures : celles de son enfance, de ses études, celles de ses auteurs fétiches ; en un mot : la vérité est dans sa bibliothèque.

Penser bibliothèque et présidents de la République française, c'est aussitôt avoir à l'esprit un portrait, on ne peut plus officiel, célèbre parce qu'il a été vu aux murs des mairies, des préfectures et des ambassades. Cette image les a fixés pour l'éternité, et souvent associés à un livre. C'est le cas, pour la V<sup>e</sup> République, de De Gaulle, Pompidou, Mitterrand et Sarkozy. François Mitterrand a même fait connaître le titre du livre qu'il tenait à la main, une édition des *Essais* de Montaigne. À la photographe, Gisèle Freund, il aurait affirmé, au début de la séance, qu'il était « un écrivain avant d'être un homme politique ».



## INTRODUCTION

Ce décor élyséen de la bibliothèque est si célèbre, tellement ancré dans les mémoires, qu'il convient de s'y arrêter un instant.

C'est Adolphe Thiers qui le premier a posé devant l'objectif officiel appuyé à un livre. Peut-être parce qu'il avait été journaliste et écrivain et qu'il siégeait à l'Académie française. Ce fond a été conservé par Fallières, Millerand, Lebrun. Et le général de Gaulle, photographié en 1958 par Jean-Marie Marcel, se glissera fidèlement dans cette tradition. On l'aurait juré plus distant vis-à-vis des usages de ses prédécesseurs. Il faut croire qu'il voyait dans cette symbolique du livre le meilleur de la fonction présidentielle version 1871.

Un point a changé cependant, indécélable : à la différence de ses prédécesseurs, de Gaulle ne pose plus devant les boiseries d'un bureau mais devant un meuble. Un pan de mur en hémicycle, recouvert de livres anciens, serait mieux dire. Il a été déménagé et est désormais situé au rez-de-chaussée de l'Élysée, dans une ancienne chambre que Napoléon III a transformée. Carnot, Faure et Auriol y avaient installé leur bureau et Pompidou en fit un fumoir. Il est formé de rayonnages aux volumes rouges

ou bruns, la plupart sortis des presses de l'Imprimerie nationale.

Le message semble clair. Un président entouré de livres, c'est toute la France et son patrimoine littéraire qui l'accompagnent. C'est Montaigne, c'est Chateaubriand, c'est Michelet, qui accèdent avec lui au sommet de l'État. Ce prestigieux compagnonnage assoit une réputation.

Pour solennelle qu'elle soit, cette photographie est trompeuse.

Aucun ouvrage de cette bibliothèque n'est propre au président. Ils appartiennent peut-être à la fonction, au même titre que le mobilier national. Pas à l'homme porté à l'Élysée par le suffrage des Français. Posons une loupe et observons. On y trouve les classiques de la littérature française, avec une présence écrasante de Victor Hugo – la République paie à son prophète le tribut qu'elle lui doit –, mais une édition de 1983 permet à Bernanos, Claudel, Rostand de trouver place sur les prestigieux rayonnages. Au hasard de la consultation, on tombe aussi sur Pascal, Gaxotte, Bergson, sur les textes et lettres de Lyautey, de Tocqueville, de Churchill. *L'Encyclopédie* est là dans une vieille édition du XVIII<sup>e</sup> siècle qui se remarque

## INTRODUCTION

par sa patine. Non loin d'elle, un coran, et les œuvres poétiques de Senghor, avec la célèbre préface de Sartre, « Orphée noir ». Reliquat du septennat de Georges Pompidou lié à Senghor par une amitié remontant à leurs études à Louis-le-Grand ? Non, le livre date de 1948.

Ils ont été élus en leur temps pour qu'advienne la force tranquille, ou pour qu'ensemble tout devienne possible, ou pour que le changement soit maintenant, ou pour que la France se mette en marche. Mais, quelle qu'ait été leur histoire, leur formation, leurs idées politiques, la plupart ont tenu à montrer – à démontrer – à un moment ou à un autre de la vie politique, et à plus forte raison de leur séjour à l'Élysée, le lien qu'ils entretiennent avec les livres. Comme lecteur, comme auteur, comme collectionneur.

Au hasard, puisé dans la mémoire politique contemporaine...

Le général de Gaulle fit entrer au gouvernement l'un des plus éminents écrivains de son temps, venu de la gauche de surcroît, André Malraux. Il en aimait la compagnie et la conversation. Témoin, le livre que l'écrivain a tiré de leurs entretiens, *Les Chênes qu'on abat*.

On y lit des considérations sur la rédaction des mémoires, sur le style – est-ce les adjectifs, les verbes ? –, sur l’histoire, et cet aveu tragique de l’homme de la France libre au soir de sa vie : « Je suis le personnage du *Vieil Homme et la mer* d’Hemingway : je n’ai rapporté qu’un squelette. »

Georges Pompidou est l’auteur d’une *Anthologie de la poésie* parue en 1961. Il était à l’époque Premier ministre. Sa correspondance révèle qu’il y travaillait alors qu’il négociait les accords d’Évian avec les émissaires du FLN. Indépendance de l’Algérie ou interdépendance ? Reverdy ou Char ? C’est encore lui qui, lors d’une conférence de presse, le 22 septembre 1969, est interrogé sur l’affaire Gabrielle Russier, cette enseignante que sa liaison avec un de ses élèves poussa au suicide. Élu quelques mois plus tôt, Pompidou tergiverse. Plutôt que de commenter le drame qui a entraîné la mort d’une femme, il se met à réciter :

Comprenne qui voudra  
Moi mon remords ce fut [...]  
La victime raisonnable [...]

## INTRODUCTION

Au regard d'enfant perdue [...]  
Celle qui ressemble aux morts  
Qui sont morts pour être aimés.

« C'est de l'Éluard », conclut le président normalien.

L'émission a la teinte passée et le charme de la télévision d'hier. Nous sommes en juillet 1979. En direct de l'hôtel Marigny, proche de l'Élysée. Bernard Pivot, en veste de tweed, introduit la 199<sup>e</sup> émission d'*Apostrophes*. Son thème : Maupassant. Valéry Giscard d'Estaing, alors président en exercice, se présente comme « un lecteur » de celui-ci avant de disserter sur son œuvre.

Le 10 mai 1981, alors que la France vote pour le second tour de la présidentielle, Mitterrand se rend au manoir de Pron dans la Nièvre, haut lieu de la bibliophilie française, pour découvrir quelques éditions rares – Flaubert et Alphonse Daudet – que lui a signalées le maître des lieux, Gérard Oberlé. Ces pépites valent bien aux yeux du futur chef de l'État qu'on délaïsse quelques heures le décompte des voix circonscription par circonscription.

Se souvenant peut-être du précédent Gary, qui fut consul général de France à Los Angeles, Nicolas Sarkozy renoua avec la tradition de l'ambassadeur écrivain, en nommant Jean-Christophe Rufin à Dakar et Daniel Rondeau à La Valette. En dépit de ses efforts pour trouver un écrivain selon ses vœux, il ne put cependant réitérer l'exemple de Jacques Maritain qui avait été nommé ambassadeur de France près le Saint-Siège à la Libération.

Dans sa livraison de mai 2018, la prestigieuse *NRF* annonce un long entretien de son directeur, Michel Crépu, et de l'avocat et écrivain Alexandre Duval-Stalla avec Emmanuel Macron, élu président un an plus tôt. Celui-ci a été durant ses études de philosophie l'assistant du philosophe Paul Ricœur. Il déclare : « La fréquentation intime de la littérature donne à sentir les choses dans leur profondeur. Je sais le déploiement de la sociologie au carrefour des sciences humaines et de la philosophie. Mais c'est encore et toujours le grand écrivain que je tiens pour un sociologue hors pair. »

Pourquoi ce souci propre à (presque) tous les présidents de s'intéresser à la chose littéraire, aux écrivains ? La maîtrise de la carte

## INTRODUCTION

électorale, de l'économie, des relations internationales ne suffirait donc pas ? Les humanités auraient une autre dimension.

Chacun, selon sa culture, son tempérament, veut plus ou moins ouvertement exprimer l'idée qu'il s'appuie sur les livres, voire sur des auteurs. Est-ce l'ombre portée de César, de Richelieu, de Napoléon ? Il est impératif pour eux d'affirmer ceci : le président entretient avec les lettres et les écrivains un commerce familial qui irrigue sa réflexion, et, partant, toute sa politique.

Qui ne voit que les Français y sont sensibles ? Ils admettent comme une évidence qu'un écrivain, Victor Hugo, Paul Valéry, Jean d'Ormesson, ait des funérailles nationales, avec au premier rang de la cérémonie le chef de l'État en exercice.

Ce lien nécessaire de la chose politique et des belles lettres va plus loin, il oblige davantage. Dans l'itinéraire de l'homme d'État français, la publication d'un ouvrage est comme nécessaire. Croit-on si peu à la pérennité de la politique dans la mémoire des hommes ? Ou est-ce l'exemple de Churchill, prix Nobel de littérature en 1953, qui hante nos dirigeants ?

Il s'agit pour eux de s'inscrire autrement dans la postérité.

Avant, pendant, après leur séjour à l'Élysée, les huit présidents de la V<sup>e</sup> République ont publié. Citons pêle-mêle *Le Fil de l'épée*, *Le Nœud gordien*, *Mathilda*, *L'Abeille et l'Architecte*, *La Lueur de l'espérance*, *Georges Mandel, le moine de la politique*. Au-delà des titres, plus ou moins immortels, ces publications attestent le souci des présidents de demeurer dans la mémoire des hommes autant par leur défense des intérêts de la France, l'essor qu'ils ont donné à sa prospérité économique ou à sa grandeur industrielle et commerciale que par une pensée imprimée, voire par un style : soit le désir plus ou moins consciemment exprimé de s'inscrire dans l'histoire.

Charles de Gaulle rédigea ses mémoires pendant sa traversée du désert. Giscard s'attela au *Pouvoir et la Vie* après son départ de l'Élysée. Mitterrand travailla jusqu'à ses derniers jours à un livre sur ses relations avec l'Allemagne. Jacques Chirac, rompant ouvertement avec le mythe du « président écrivain », fit le récit de son mandat, coécrivit avec Jean-Luc Barré, installant sinon son nom dans l'histoire éditoriale, du



## INTRODUCTION

moins sa notable popularité. Et même François Hollande, pourtant apparemment si indifférent à ces pompes – est-ce d'un président normal, d'écrire des mémoires ? –, publia *Leçons de pouvoir*, qui remporta un immense succès, modifiant soudain son image altérée de président incapable de se représenter.

À chaque publication de mémoires d'un président, le charme fonctionne, l'intérêt est grand, la sympathie revient, s'établit. Pourquoi ? Roland Barthes en avait eu l'intuition : « Dans l'admiration à peu près unanime de la critique à l'égard du Général-Écrivain, il y a un sentiment de sécurité, l'assurance qu'en somme aucun mal, aucune lésion ne peut venir d'un homme qui se soucie d'écrire bien le français : [...] tant la littérature est chez nous une valeur invétérée. »

D'où vient cette évidence qu'un président doit être frotté de littérature, de poésie et d'histoire ? C'est une longue tradition qui remonte aux rois et à leurs précepteurs : « Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France, il faut que la vertu honore votre enfance<sup>1</sup>. » Plus près

---

1. Ronsard, *Institution pour l'adolescence du roi très chrétien Charles IX de ce nom*.

de nous, il n'est que de s'arrêter au curriculum vitae des principaux dirigeants français depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Notre homme peut bien être spécialiste des équations du deuxième degré (Painlevé) ou docteur en économie, habile dans l'art de gouverner par l'inflation (Raymond Barre), son commerce avec les classiques est tout de même la meilleure des garanties. Le président n'est pas un technicien, ni un administrateur, c'est d'abord un souverain humaniste, doté d'une vision.

À partir de 1850, les élèves d'Ulm ont constitué cette « République des professeurs » – la formule est de Thibaudet. Ils deviendront présidents du Conseil ou présidents de la République. Jules Simon, avant de présider le Conseil en 1876, enseigna la philosophie à la Sorbonne, écrivit sur Platon et Socrate. Édouard Herriot a consacré sa thèse à Juliette Récamier, ce qui lui fut de peu d'utilité pour gouverner ; en revanche, dans ses discours publics, il pouvait sans embarras citer des vers latins. Léon Blum écrivit un magnifique *Stendhal et le beylisme*. Jean Jaurès entra premier à l'École normale supérieure, un certain Bergson sur ses talons. Celui-ci sortira second à l'agrégation de

## INTRODUCTION

philosophie, Jaurès arrivant troisième (« Trop lyrique, trop éloquent », aurait estimé le jury). Au sujet des deux rivaux, on put parler du « choc de deux métaphysiques rivales ». De Jaurès, on ne se souvient que du député de Carmaux, de l'orateur tragiquement assassiné à la veille de la Grande Guerre. Mais on a oublié qu'il enseigna à Albi, écrivit, publia et réfléchit, notamment durant ses jeunes années, en métaphysicien du socialisme avant de se lancer pleinement dans l'action politique.

Le dernier chef de l'État issu de cette lignée de professeurs fut Georges Pompidou. Dans un entretien au *Figaro littéraire* (1<sup>er</sup> septembre 1966), celui qui n'est alors que Premier ministre dissertait longuement sur le Nouveau roman, l'histoire et la peinture, disert et précis, donnant son avis avec autorité, comme un authentique critique littéraire : « La technique de Françoise Sagan n'est pas différente de celle de Mme de La Fayette, de Benjamin Constant ou de Radiguet. »

Aujourd'hui, on trouve trace de cette tradition des humanités chez un Xavier Darcos, ancien ministre et latiniste reconnu pour ses travaux sur Tacite ou Ovide ; un Hervé

Gaymard, président de la Fondation Charles-de-Gaulle et grand lecteur de Malraux et de Vialatte. Ou encore un Bruno Le Maire, auteur d'un mémoire sur la statuaire dans *La Recherche* et portraitiste d'un talent incontestable.

Mais le lien intime des présidents avec les livres est encore à chercher ailleurs : il est dans ce lieu qu'ils rechignent souvent à montrer, comme si c'était une part intime d'eux qui s'y trouvait – aussi intime que leur vie privée.

C'est à la recherche de cette part que sont partis les contributeurs de ce livre, Frédérique Neau-Dufour, Éric Roussel, Charles Jaigu, Laure Adler, Christine Albanel, Camille Pascal et Cécile Amar. Journalistes, historiens, à un titre ou à un autre, familiers de leur sujet, ils ont enquêté, rencontré leurs proches ou les intéressés eux-mêmes. Ont été admis dans le saint des saints pour les plus heureux.

Que disent des présidents leurs livres ? Loin des poses politiques, du « storytelling », phénomène de communication contemporain qui veut qu'une carrière politique s'accompagne d'un récit, leurs lectures parlent d'elles-mêmes, sans glose, elles révèlent l'histoire intime de chacun. Une bibliothèque est formée de strates